

La vision biblique de l'homme, une lumière pour éduquer

Défis actuels et réponses chrétiennes

Par Xavier DUFOUR

L'éducation est le lieu où tout commence et prend forme, chacune de nos vies comme l'avenir d'une société. Selon la philosophe Hannah ARENDT, c'est à travers l'éducation que nous décidons si nous aimons assez le monde pour le transmettre à nos enfants et si nous aimons assez nos enfants pour leur transmettre un monde qu'ils devront accueillir pour, à leur tour, le renouveler. Amour du monde, amour des enfants : on le voit, l'éducation a rapport à *l'amour*. Qui n'aime pas ne met pas au monde, qui n'aime pas n'éduque pas.

Or notre société a du mal avec l'éducation qu'elle n'envisage que d'un point de vue économique, en termes de moyens, alors qu'il faudrait l'envisager en termes de finalités. Quelle humanité voulons-nous promouvoir ? Promouvoir car il ne s'agit pas de « fabriquer » des personnes, ou de les dresser : l'éducation a rapport à *la liberté*, celle de l'enfant qu'il s'agit d'accompagner, de faire grandir. Mais le principe de croissance est intérieur à l'enfant et reste infiniment mystérieux. C'est un dynamisme qui n'appartient donc pas à l'éducateur, qui ne peut que le favoriser par sa sollicitude.

Parler d'amour, de liberté, pose donc d'emblée la question de l'homme car il n'y a pas de neutralité éducative. Qu'on le veuille ou non, on éduquera à la lumière d'une certaine vision anthropologique (matérialiste, spiritualiste, rationaliste...). Le but de mon propos est de montrer la pertinence du regard biblique et chrétien pour la tâche éducative.

Les défis contemporains : la déconstruction de la nature humaine

Aujourd'hui la foi chrétienne et la société sont confrontées à de redoutables défis, non plus politiques, mais anthropologiques. Les grandes distinctions les plus communément admises (que l'on soit croyant ou non), sont remises en cause :

- distinction entre l'humain et l'animal : c'est l'antispécisme qui relativise la spécificité de l'homme dans le règne animal.
- distinction entre l'homme et la femme : *gender theory*, transexualité s'efforcent de neutraliser le corps, envisagé comme une construction sociale révisable.
- distinction entre l'humain et la machine : le projet transhumaniste vise au dépassement du vieillissement voire de la mort.
- distinction entre le réel et le virtuel : l'emprise croissante d'internet et des réseaux sociaux engendre des personnalités semi-absentes, flottant entre deux mondes...

Origine de ces remises en cause ?

On peut dire sans trop simplifier que l'abolition des distinctions qui structurent notre existence procèdent d'un même refus du *donné*, de ce qui nous précède, tout ce que l'on peut appeler la nature, le réel, au sens de ce que nous n'avons pas choisi et qui nous résiste. A l'origine de ce refus il y a l'affirmation de la liberté comprise comme puissance d'émancipation :

- Avec Descartes (XVII^e s.), c'est l'émancipation de la raison par rapport à la tradition.

- Avec Rousseau (XVIII^e), l'émancipation politique de l'individu-citoyen, sujet de droits universels, par rapport aux droits du sang.
- Avec Nietzsche (fin XIX^e s.) et Sartre (XX^e s.), l'émancipation métaphysique de l'individu vis-à-vis de Dieu, ou vis-à-vis d'une « nature humaine » qui le précéderait : l'homme-libre est un projet arbitraire, donné à soi-même indépendamment de toute « valeur » préexistante.

Cette quête d'émancipation s'exprime aujourd'hui dans les philosophies dites de la « déconstruction ». On pourrait les résumer ainsi : ce que nous appelons « nature » n'est que la sédimentation, l'intériorisation de coutumes, de conventions culturelles (stéréotypes), profondément ancrées en nous par l'habitude et les instances d'autorité. Or ces stéréotypes expriment en réalité des *rappports de force*, où l'un des termes est dominant et l'autre dominé : ainsi des distinctions homme/femme ; hétéro/homo ; homme/animal, etc. Puisque ces données prétendues « naturelles » sont en fait des constructions culturelles, il est possible de les « déconstruire » pour échauder de nouveaux modèles conformes au désir de chacun. Par exemple, *l'identité* sexuelle binaire sera remplacée par *l'orientation* sexuelle et ses diverses déclinaisons, au gré des décisions du sujet.

Critiques de la déconstruction

Reconnaissons dans cette démarche de déconstruction une part de vérité : dans ce que nous qualifions de « naturels » (par exemple les rôles respectifs de l'homme et de la femme ou la manière de se sentir un homme ou une femme), il y a évidemment une part de coutume, variable selon l'époque et le pays. On ne ressent pas sa masculinité de la même manière si l'on est un français du XV^e ou du XXI^e siècle, si l'on est africain ou esquimau, etc. Il peut être intéressant (mais difficile voire impossible selon le philosophe Merleau-Ponty) de faire la part entre les dimensions acquises par la culture et les dimensions innées, en particulier ce qui se joue dans l'identité corporelle. Mais pouvons-nous dire, par exemple, que le corps de la femme, avec ses cycles, sa disposition à porter la vie, n'est qu'une convention, ne retentit pas en profondeur sur un « être-femme » étranger au sexe masculin ?

D'autre part, qui procède à la déconstruction sinon l'homme ? Il est celui qui, dans la chaîne de l'Évolution, constitue un seuil ; comme être libre, il peut désormais dans une certaine mesure orienter cette chaîne, décider de ce qu'il veut devenir. Là encore, il y a un fond de vérité dans l'affirmation moderne de l'autonomie du sujet. L'homme est doté d'une liberté. C'est bien ce qui le sépare de l'animal d'un côté, soumis à ses instincts et qui le sépare de la machine d'un autre côté, soumise à l'homme. Il y a bien une singularité de la nature humaine, en terme de liberté. Pour autant, la déconstruction est-elle indéfinie, illimitée ? Puis-je me recomposer, m'auto-crée à volonté ? Non, il y a bien une borne radicale à ma liberté, c'est que je n'ai pas décidé de naître, j'ai reçu l'existence *de l'extérieur*. Même si je veux me reconfigurer moi-même, c'est toujours ce moi que j'ai reçu qui est l'auteur de cette transformation. Tel est le paradoxe de ce « moi » qui veut tout décider sans pouvoir être sa propre source. Et telle est l'impasse rageuse et désespérée du projet individualiste de s'appartenir soi-même.

Enfin, une autre limite, bien concrète, vient du lien entre l'homme et la nature, du souci écologique qui fait que l'homme doit préserver son environnement, avec ses rythmes et ses équilibres. Or s'il y a bien une nature, notamment physique, des choses, l'homme pourrait-il y échapper ? Par son corps, il est bel et bien solidaire de cette nature, son corps appartient à un cosmos en devenir. Donc, le principe de précaution voudrait que l'homme ne considère par son corps comme une simple machine sans intériorité. Vouloir neutraliser la différence sexuelle (théoriquement ou bien

concrètement, avec l'aide de la technique), n'est-ce pas prendre un grand risque par rapport aux équilibres intimes de ce corps ?

De même, ne faut-il pas lutter contre l'hyper-dépendance technologique (inflation des temps d'écrans) et tous les troubles psychiques qu'elle provoque ? Perte de l'attention, perte du sens de l'intériorité, superficialité des rapports, instabilité du caractère, rapport conflictuel au temps Une écologie psychique est aussi nécessaire qu'une écologie corporelle.

L'anthropologie chrétienne au service de la croissance et de l'unité personnelle

L'anthropologie biblique et chrétienne propose une série d'éclairages sur notre nature, sur les conflits qui nous habitent, ainsi que des chemins de croissance et de réconciliation : réconciliation de l'homme avec la nature, avec le temps, avec lui-même, avec les autres, enfin avec Dieu. Nous nous proposons de parcourir brièvement ces cinq réconciliations en soulignant au passage leurs implications éducatives.

Réconciliation avec la nature

On reproche souvent à la Bible d'avoir engendré une civilisation de la science, de la technique et finalement de la destruction de la nature. Cela est vrai pour la science et la technique et pour deux raisons :

- d'une part la Bible place l'homme en situation de domination vis-à-vis d'une nature désacralisée. Les récits de création nous disent avant tout que, si la nature est *créée*, alors elle n'est pas divine, les astres ne sont pas des divinités contrairement à ce que croyaient les babyloniens. Seul l'homme est « image de Dieu », seul il peut être le berger et le maître de la création. Cette désacralisation de la nature au profit de l'homme permet à celui-ci d'interroger le monde et d'agir sur lui, comme le veut la démarche scientifique.
- d'autre part, cette nature, créée par la parole (*Genèse 1*), le Verbe (*Prologue de Jean*) est par là-même tissée d'intelligence. C'est donc bien à l'homme, seul être de parole, d'interpréter, de décrypter le langage du monde, et c'est la deuxième condition, l'affirmation d'un monde intelligible pour l'homme, qui permet l'attitude scientifique.

Mais une radicalisation a lieu au XVII^e siècle, bien illustrée par le programme de Descartes de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». L'anthropologie de Descartes est dualiste : l'homme est une pensée, une pure volonté, qui agit sur des corps passifs, malléables, qui sont des mécanismes. Dès lors, l'homme tend à devenir non plus le berger de la création, mais un potentat qui par la technique en tire le plus grand bénéfice possible. Aujourd'hui le souci écologique nous a rendu sensibles à cette dégradation du rapport entre l'homme et la nature (que l'on compare *l'Angelus* de Millet, par exemple, avec *Les temps modernes* de Chaplin). La solution est-elle de revenir au paganisme, en resacralisant la nature (Gaïa) ? N'est-elle pas plutôt de resituer l'homme dans son appartenance à la nature d'un côté (l'homme est pour une part « poussière d'étoiles » et il appartient au règne animal), et dans son rapport à Dieu de l'autre (l'homme est également « esprit », pensée, liberté, capable d'amour gratuit) ? C'est ici que le grand Pascal nous éclaire : « L'homme n'est ni ange, ni bête, mais le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête ». A force de nous réduire à de purs esprits, nous en venons à détruire les conditions mêmes de notre survie matérielle.

Quels sont les enjeux éducatifs de ces remarques ? Il s'agit pour nous de promouvoir une vision chrétienne de l'écologie et d'en montrer la justesse, l'équilibre, aux enfants et aux jeunes : ni

sacralisation de la nature, ni mépris ou instrumentalisation de cette nature. Elle fait partie du projet de Dieu. On doit la respecter, la cultiver, la protéger, d'autant qu'elle nous traverse par notre corps : écologie globale donc qui passe aussi et d'abord par le respect du corps humain.

Réconciliation avec le temps

La modernité technique a institué un rapport au temps très particulier, temps objectif des horloges plutôt que temps subjectif de la vie intérieure, temps mécanique dont le rythme est dicté par la rentabilité : « le temps ; c'est de l'argent ». L'emprise technologique renforce ce rapport pathologique au temps : la machine impose ses rythmes (cf. *Les Temps modernes*), internet et les réseaux sociaux nous asservissent. Nous vivons le temps comme un obstacle et non comme une chance.

Là encore, il semble bien que la Bible soit à l'origine de ce temps orienté et irréversible : le 1^{er} récit de création de la *Genèse* (Gn 1) inaugure bien ce temps linéaire, et non plus cyclique comme il l'était dans les civilisations antiques, il y a un commencement, un déroulement progressif, jusqu'à cet accomplissement dont parle l'*Apocalypse*. Ainsi, il est vrai que la Bible a inventé la notion moderne d'histoire à travers ce temps d'un progrès possible, temps de la responsabilité humaine (on ne revient jamais en arrière), temps de l'engagement, donc de la possible impatience : « surtout ne perdons pas de temps »...

Mais la Bible propose aussi une *écologie du temps*, une réconciliation de l'homme avec le temps. Car ce temps linéaire est aussi un temps qualifié, il ne se réduit pas à la marche monotone de l'horloge. Il est rythmé grâce au Sabbat qui relativise le travail, recentre sur les rapports familiaux et sur la gratuité de la vie. Il se colore différemment selon les fêtes, qui scandent l'année et les jubilés tous les 50 ans. L'*Ecclésiaste*, cet étonnant texte de sagesse, souligne que tous les moments ne sont pas interchangeables, qu'il y a un temps opportun (*kairos*) pour chaque chose :

Il y a un moment pour tout, et un temps pour chaque chose sous le ciel :
un temps pour donner la vie, et un temps pour mourir ; un temps pour planter, et un temps pour arracher.
Un temps pour tuer, et un temps pour guérir ; un temps pour détruire et un temps pour construire.
Un temps pour pleurer, et un temps pour rire ; un temps pour gémir, et un temps pour danser...
(Qo 3, 1-4)

Ainsi, il nous faut nous réconcilier avec le temps *présent*, selon ce que nous suggèrent les trois acceptions du mots « présent » : temps *actuel*, donc seul réel, temps de la *présence*, lieu de ma pleine disponibilité, et enfin temps *donné*, cadeau offert par Dieu pour déployer mon être et ma liberté.

Les enjeux éducatifs sont multiples. Pour le jeune, c'est l'importance de donner sens aux rythmes familiaux et scolaires, à l'alternance des temps d'étude et de détente, comme de donner un sens à la régularité des activités, qui n'est pas routine, mais possibilité de se construire dans la durée, dans la patience. Veillons aussi au contenu des temps de détente, à ne pas les saturer d'activités éparpillées : savoir s'ennuyer est aussi fécond pour la vie intérieure...

Pour l'éducateur aussi, il y a un enjeu de cette écologie du temps : il s'agit de comprendre que l'impatience n'éduque pas, qu'il y a des temps favorables et d'autres qui ne le sont pas. Par exemple, dans la gestion d'un conflit, on doit savoir différer la sanction afin qu'elle ne soit pas délivrée dans un moment de colère. Ou encore, quand il s'agit de faire réfléchir un adolescent sur son orientation d'études, on sait que certaines périodes ne sont pas propices à cette réflexion qui suppose des maturations, des prises de consciences souvent laborieuses.

Réconciliation avec soi-même, corps - âme - esprit

Après Descartes et son dualisme qui oppose le corps (matière inerte) et l'âme (source du mouvement), les visions de l'homme vont osciller entre deux extrêmes :

- l'affirmation idéaliste du primat de l'esprit au mépris du corps
- l'affirmation matérialiste du primat du corps, qui réduit la vie intérieure, les émotions, les sentiments, la pensée, à des processus physico-chimiques.

Comment sortir de ce dualisme corps-âme, qui finit toujours par asservir l'un des termes à l'autre ? Ici encore l'anthropologie biblique peut nous éclairer. En effet, la Bible n'est pas dualiste : elle est unitaire et ternaire.

- *Ternaire* car elle croise trois regards, trois perspectives complémentaires : le corps, l'âme et l'esprit. Le *corps*, c'est la condition matérielle et sensible de ma présence au monde et aux autres. L'*âme* : c'est la vie intérieure, dans ses dimensions psychologique (les émotions, le caractère...) et rationnelle (la mémoire, l'intelligence et la volonté). Enfin, l'*esprit* est la source profonde de la personne, ce point mystérieux par lequel je suis uni à Dieu qui me donne l'être et qui m'invite à me donner à lui, à l'aimer, à le prier.

- *Unitaire* car la Bible considère toujours l'homme dans sa globalité vivante : « ma *chair* exulte, mon *âme* est en fête... », « mon *âme* exalte le Seigneur, exulte mon *esprit* en Dieu mon sauveur... ». On le voit, en l'homme, tout est charnel (nous ne sommes pas des anges), tout est psychique (nous éprouvons, nous pensons ce que nous vivons) et tout doit être assumé par la vie spirituelle. Saint Paul dit ainsi : « on est semé corps psychique (c'est à-dire âme), on ressuscite corps spirituel » (1 Co 15, 44). Le but de la vie chrétienne n'est pas la négation ou le dépassement de la chair, de la psychologie, de la raison ou de la volonté, mais leur unification, leur assumption, dans la vie spirituelle, c'est-à-dire la vie dans l'Esprit.

Les enjeux éducatifs sont immenses. S'agissant des écoles chrétiennes, elles doivent promouvoir une éducation globale qui favorise l'unification de la personne dans la considération de ses diverses dimensions. Pour que la formation soit vraiment intégrale, il faut éviter la disjonction des activités d'enseignement, d'éducation et d'évangélisation (les trois missions de l'école chrétienne) en des temps, des lieux et des acteurs différents, comme c'est trop souvent le cas. Ainsi, l'enseignement est autant formation de l'intelligence que de la volonté : tout enseignant est aussi un éducateur, ne serait-ce que par les exigences de méthode, de précision, de probité, qu'il demande à ses élèves. De même, tout enseignement peut éveiller au sens du mystère, introduire aux questions fondamentales de la vie : d'où vient le monde ?, etc. Le professeur qui sait susciter l'émerveillement devant la profondeur du réel et devant les capacités de l'homme à pénétrer les lois de l'univers, peut être un véritable éveilleur spirituel dans le strict cadre de sa discipline. Même dans l'école laïque, l'enseignant chrétien, à travers la qualité de son enseignement et la justesse de son regard éducatif, peut témoigner implicitement mais fortement de la dignité infinie de chaque personne.

Réconciliation avec autrui

Face à des comportements de plus en plus individualistes, on a le sentiment que l'homme contemporain n'est plus que l'individu gyrovague d'une société où les liens se sont progressivement atomisés. Il semble ne lui rester que, d'un côté, l'enfermement en soi-même du selfie et, de l'autre, la dissolution dans le groupe où il se sent exister au moment même où il disparaît dans l'anonymat. Individualisme ou collectivisme, ces deux écueils symétriques se rejoignent : dans la foule, chacun est seul. Or ces deux écueils expriment la perte d'un sens authentique de la *personne*.

On le sait, cette notion de personne est née de la méditation des Pères de l'Eglise sur les personnes trinitaires. Celles-ci sont progressivement définies comme « relations subsistantes », le Père, le Fils, l'Esprit n'existent que dans leurs relations réciproques. A l'image de ces personnes divines, la personne humaine, bien qu'existant en tant que substance individuelle, ne se déploie pleinement que comme être de relation, de donation et d'accueil, appelé à entrer librement dans des relations d'amour et de communion.

Là encore les enjeux éducatifs sont décisifs. Par exemple, quelle pédagogie de l'amitié offrons-nous à nos enfants ou nos élèves ? Je remarque que les élèves sont très réceptifs à un discours exigeant sur l'amitié. Ils savent très bien que dans les passes difficiles il y aura très peu de personnes sur lesquelles ils pourront compter. Ils n'ont pas d'illusion sur la superficialité des réseaux sociaux, même s'ils en sont « accros ». Donc on peut leur expliquer qu'une amitié se construit dans la durée, se nourrit de bienveillance, d'idéal commun, de disponibilité.

De même concernant l'éducation affective et sexuelle : elle ne saurait se réduire à un discours physiologique ou hygiéniste, mais engage la sphère des sentiments, celle de la raison et de la volonté, à travers le sérieux d'un engagement et même la sphère spirituelle, tant le lien entre la foi et l'amour humain est profond, et sert même de modèle à l'Alliance dans la Bible. Il y a aussi l'enjeu d'une sensibilisation à la beauté de la différence sexuelle, comme expérience de la limite, ouverture libératrice à l'altérité, et finalement préparant à l'ouverture au Tout-autre.

Réconciliation avec Dieu, comme source de notre être.

Nos difficultés de rapport à nous-mêmes et aux autres sont souvent liées à notre relation à Dieu. C'est le rapport à l'altérité fondamentale, et ce rapport colore et reflète les autres relations. Tant de nos contemporains sont victimes d'un regard faussé sur Dieu. Comment changer ce regard ? Comment retrouver le Dieu de l'Alliance, loin de toutes les caricatures dominatrices, terroristes ou mièvres que nous pouvons véhiculer ?

La Bible nous y aide car ces caricatures sont déjà décrites et démasquées dès la Genèse : Dieu y est perçu, par le serpent puis par suggestion par Eve et Adam, comme une entrave à la liberté. Or ce que montre le récit de la Genèse, à travers notamment la symbolique des deux arbres (car on oublie toujours l'arbre de la vie, comme Adam et Eve qui se focalisent sur l'arbre de la démesure, c'est-à-dire du refus de la vie comme don). En réalité, ce que dit le texte c'est que Dieu *donne tout et ne retient rien*. Se séparer de Dieu (le péché), c'est fondamentalement rejeter la vie donnée (l'arbre de la vie) pour préférer s'approprier le don, se prendre pour Dieu (ce que symbolise l'arbre de la connaissance du bien et du mal) !

Dans la Bible, tout au long de l'histoire de l'Alliance, Dieu apparaît comme l'éducateur de son peuple, puis de son Eglise. La Bible est un formidable manuel d'éducation. C'est ainsi que l'image que le peuple se fait de Dieu doit elle-même se purifier, s'approfondir : du Dieu des armées au Dieu créateur de l'univers, du Dieu d'un peuple au Dieu de toute l'humanité. Relisons le livre d'Osée pour bien nous convaincre que le Dieu de l'Ancien Testament, « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » est bien le « Dieu de Jésus-Christ » (Blaise Pascal) :

Quand Israël était jeune, je l'aimai, et d'Egypte j'appelai mon fils.

Mais plus je les appelais, plus ils s'écartaient de moi; aux Baals ils sacrifiaient, aux idoles ils brûlaient de l'encens.

Et moi j'avais appris à marcher à Ephraïm, je le prenais par les bras, et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux!

Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour; j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, je m'inclinai vers lui et le faisais manger. (Os 11, 1-4)

Accueillir ce Dieu de tendresse change tout. La clé de toutes les réconciliations que nous avons parcourues - avec la nature, avec le temps, avec soi-même, avec autrui - se trouve dans l'accueil de notre vie comme un don gratuit et amoureux de Dieu, un appel à aimer et à se donner, comme Dieu qui ne sait qu'aimer et se donner ! A la Samaritaine, Jésus promet qu'elle deviendra source d'eau vive pour son peuple.

Pour conclure

L'anthropologie chrétienne nous montre la vie dans toutes ses dimensions, charnelle, psychique, spirituelle, sociale, comme un dynamisme de donation, que nous découvrons en nous et qui veut se déployer autour de nous. Mais jusqu'où pouvons-nous nous donner ? Ne sommes-nous pas limités, soumis à la finitude et au péché ? C'est ici que le message de Pâques résonne comme la grande espérance de nos vies. Dieu est celui qui se donne jusqu'à la mort sur la croix, pour nous dire que nous sommes faits non pas pour la mort, mais pour une Vie en plénitude, en communion avec Lui. Que le péché et la finitude seront un jour définitivement abolis. Il nous reste ainsi à accueillir cette lumière de la croix dans nos vies.

Comme éducateurs, quand nous sommes découragés, nous pouvons nous rappeler ce qu'écrivait le philosophe Gabriel Marcel : « Aimer un être, c'est lui dire : ' toi tu ne mourras pas. » Cela peut inspirer notre mission éducative au-delà de nos qualités, de nos « réussites » et de nos « échecs ». Eduquer dans la lumière de la résurrection, c'est faire sentir aux enfants, aux jeunes, que Dieu est cette source d'amour et de liberté qui ne demande qu'à jaillir en eux : la foi rend libre, audacieux. Alors, une éducation réussie n'est pas mesurée par le succès aux examens, ou à la carrière professionnelle, au prestige social, mais à la réponse à cette seule question : Ce que tu as reçu gratuitement, veux-tu à ton tour le faire fructifier pour les autres ?

Enfin, quand la mort semble avoir le dessus, il nous faut faire le pari de la résurrection : l'horizon de l'éducation ne se limite pas à cette vie, elle vise plus loin. On éduque pour l'éternité. Eduquer un enfant, c'est bien lui dire : « Toi, tu ne mourras pas ».

Xavier DUFOUR